

LA CROISADE DES ENFANTS¹

Dieu le vent!

1215

CINQUIÈME ARTICLE.

VI.

LE MARCHÉ DE JUDAS.



Après un séjour d'un mois à Marseille, où l'arrivée des jeunes guerriers du Christ avait produit une vive impression, les croisés s'embarquèrent, par une belle matinée

de printemps, sur sept navires appartenant à deux frères nommés Philippe et Médéric Aubriot.

La flotte prit la direction de l'île de Chypre. Abondamment pourvue de munitions, elle ne devait pas s'arrêter durant la traversée; mais un violent orage vint l'attaquer et la forcer à chercher un refuge dans un des ports de Hughes de Lusignan. Le roi envoya au-devant des croisés un chevalier du Temple et manda leurs chefs auprès de lui. Pierre Archibald et dom Wilfrid ayant exposé le motif de l'expédition, le monarque témoigna son étonnement et chercha, par les meilleures raisons, à détourner les jeunes guerriers d'une entreprise si périlleuse. Ses soins furent inutiles; rien ne pouvait tempérer l'ardeur qui animait les jouvenceaux: il y avait tant de résolution dans leur allure, que les habitants de l'île prirent enfin au sérieux cette croisade qui avait été d'abord pour eux un objet de risée et de dédain. Peu de temps après, la flotte remit à la voile; Lusignan, accompagné de toute sa cour, assista à son départ et rendit un salut gracieux en échange des acclamations qui s'élevèrent de tous les vaisseaux pour le saluer une dernière fois.

Il avait été décidé, en conseil militaire,

qu'on se dirigerait sur les côtes de Syrie. On marchait depuis quelques jours, quand une voix cria du haut d'un mât: «Voici la terre d'Egypte!» Aussitôt il se fit sur le navire un mouvement et un tumulte inexprimables; le mot *Egypte* fut répété par toutes les bouches, sur les tons divers de l'étonnement, de l'effroi et de l'indignation. Enguerrand, qui se trouvait sur ce vaisseau, courut vers Médéric Aubriot, le capitaine, et, la dague à la main, lui dit avec véhémence: «Est-ce là le rivage où vous deviez nous faire aborder? nous auriez-vous trompés? nous auriez-vous conduits à la mort?»

Médéric Aubriot se dégagea, par un mouvement rapide, de l'étreinte du jeune comte et lui saisit le bras pour le désarmer; mais Enguerrand prit son poignard de la main gauche et le tint de nouveau levé sur la gorge du capitaine. Les matelots accoururent armés de haches, les jouvenceaux se rangèrent résolument autour d'Enguerrand, et une lutte dont l'issue ne pouvait être douteuse, allait s'engager, lorsqu'un crampon de fer, en s'abattant sur le bord du vaisseau, le réunit à celui que montaient dom Wilfrid et Archibald. Ceux-ci furent bientôt sur le pont d'où partaient les cris et les menaces. Archibald, élevant la voix, ordonna à ses jeunes soldats de remettre leurs armes dans le fourreau et aux matelots de retourner à leur place; et comme on hésitait, comme le nom de traître lui était adressé à lui-même: «Mes amis, ajouta-t-il, si la flotte a été entraînée vers les côtes de l'Egypte, n'en accusez que le vent. Loin de diminuer votre ardeur, cette circonstance, vraiment imprévue, ne doit que l'augmenter. Vous savez tous qu'il faut toujours frapper son ennemi au cœur: eh bien! le cœur de l'islamisme, c'est l'Egypte; de ce foyer inépuisable sont parties successivement toutes les armées qui ont attaqué et détruit enfin la

(1) Voir t. XI (2^e série), p. 193, 242, 295 et 289.

puissance européenne en Syrie et en Palestine. Quand nous aurons vaincu les Egyptiens il ne nous restera plus d'ennemis à craindre, et Jérusalem, la ville du Seigneur, retombera d'elle-même entre nos mains ! »

Ces paroles ne produisirent d'autre effet que d'arrêter une lutte presque imminente ; mais elles ne rassurèrent pas complètement les enfants, qui ne pouvaient, dans leur simple bon sens, réussir à comprendre comment il leur était plus avantageux de s'engager dans un pays entièrement hostile que d'entrer tout de suite dans la contrée limitrophe de la Terre-Sainte, occupée naguère par les Chrétiens qui y conservaient encore quelques places.

Pendant toute cette discussion la flotte continuait d'avancer, portée par un vent du nord vers la plage d'Alexandrie. Archibald était retourné à son bord et avait pris la tête de la marche. Malgré son impassibilité inébranlable, il ne pouvait réprimer quelques signes d'inquiétude ; ses yeux perçants s'étaient fixés sur l'immense étendue de côtes sablonneuses dont les lignes onduleuses se perdaient à l'horizon ; ce silence profond qui précède les grands événements, régnait sur tous les vaisseaux. Des mesures de défense avaient été prises : les épées nues brillaient, les javalois étaient en arrêt et les flèches posées sur la corde des arcs et prêtes à siffler dans les airs.

Une immense clameur retentit soudain ; étonnés, les croisés regardent de tous côtés sans apercevoir d'ennemis ; mais de larges nopals qu'ils n'avaient pas remarqués d'abord livrent bientôt passage à une multitude qui ne tarde point à couvrir le rivage. Ce sont des Sarrazins aux costumes éclatants, aux armes luisantes, aux cuirasses d'écaillés, au casque orné de dragons ou de pointes d'or ; plus loin des Nubiens, des Ethiopiens, protégeant leur corps noir et nu derrière un bouclier haut de cinq pieds et brandissant une longue lance ; des Asiatiques au teint cuivré complètent ce corps de troupes imposant. Tandis que les jeunes croisés contemplent avec un secret effroi leurs nombreux ennemis, un spectacle étrange attire, malgré eux, leur attention... D'une des portes de la ville est sorti un cortège en apparence inoffensif et s'avançant avec une incroyable rapidité. Portés par des coursiers arabes ou des chameaux, une foule d'habitants d'Alexandrie, la plupart âgés, revêtus de riches costumes et suivis de nombreux esclaves, se

dirigent vers le rivage et se rangent derrière les troupes ; des tentes sont dressées en un instant, des tapis étendus, et les seigneurs musulmans s'y placent avec gravité, tandis que les chameaux, libres du joug, ploient les genoux, s'accroupissent et promènent leur œil hébété sur le tableau mouvant des soldats égyptiens et de la flotte des Chrétiens.

Encore quelques instants, et les vaisseaux qui portent les croisés se seront engagés dans les courants et seront entraînés sur le rivage. La plupart des enfants crient aux matelots de virer de bord ; ceux-ci, émus de compassion, hésitent entre leur pitié et les ordres contraires des deux frères Aubriot qui laissent voir sur leurs traits une expression de sauvage ironie et répètent sans cesse : « Eh bien ! voici l'heure de la bataille !... » Mille cris s'élevaient alors contre eux, contre Archibald, contre dom Wilfrid... « A mort ! à mort ! les félons ! ils nous ont vendus !... »

Tout à coup, un enfant se retourne avec effroi ; tous l'imitent, et bientôt la confusion qui régnait sur la flotte est devenue un chaos. On se pousse, on s'écrase à l'avant des vaisseaux ; les uns se cachent sous des voiles roulées, sous des cordages ; d'autres se précipitent à fond de cale ; d'autres encore, égarés par la frayeur, se jettent par-dessus le bord et disparaissent sous les flots... C'est qu'une flotte musulmane, s'arrondissant en arc et fermant toute retraite aux croisés, vient d'apparaître à leurs yeux.

Déjà les navires ennemis sont à portée de voix. Un homme crie en arabe : « Rendez-vous, chiens d'infidèles ! » Archibald répond en cette langue ; puis, après avoir échangé encore quelques mots avec un des capitaines ennemis, il dit à haute voix : « Mes braves jouvenceaux, ayez confiance en moi. Les Sarrazins sont tellement nombreux, qu'ils nous massacraient facilement ; mais admirant votre vaillance et la hardiesse de votre entreprise, ils consentent à traiter avec vous. La seule condition qu'ils mettent à leur générosité, c'est qu'avant de débarquer vous déposiez vos armes sur les vaisseaux que vous quitterez. Dieu veuille sur vous, et il vous sauvera ! »

De longues exclamations de joie accueillirent ces promesses ; cependant un cri d'indignation et de menace s'éleva du vaisseau qui montaient Enguerrand, Isolín, Hepnofer, Puybusque, Marino-Marini, Stella, Jehan de La Tour, Mathieu de Coucy, Loys de Noaillé et beaucoup d'autres jouvenceaux de haut

lignage. Le capitaine Médéric Aubriot chercha en vain à les calmer.

« Traître Archibald ! s'écriaient-ils, traître Aubriot ! traître Wilfrid ! soyez maudits ! »

Archibald se tournant vers les fils de vilains, leur dit :

« Laissez ces orgueilleux nobles se consumer en menaces impuissantes, et suivez-moi !

— Malheur à toi, Pierre Archibald, reprit Enguerrand ; » et arrachant un arc des mains inexercées d'un enfant, il le banda et ajusta le chef de l'armée ; la flèche vint s'enfoncer dans le grand mât. Archibald leva les épaules et ordonna à ses rameurs de forcer des avirons pour arriver promptement à la rive. En un moment le navire monté par les jeunes nobles se trouva isolé et presque entouré d'embarcations ennemies. Ce fut de son bord que partit la première décharge de flèches et de pierres. Plusieurs Sarrazins tombèrent à la renverse ou furent précipités, la tête en avant, dans les flots qu'ils teignirent de leur sang. Les malédictions des infidèles répondirent au cri guerrier des Chrétiens : leurs traits ne tardèrent pas à répandre la mort dans les rangs de ces braves jouvenceaux qui, se présentant tous à la fois sur le même point, offraient un but facile aux coups de leurs adversaires. Le nombre et les forces étaient trop inégaux pour que le combat pût durer longtemps ; cependant les enfants ne se décourageaient point, leurs voix accoutumées à faire retentir l'hymne de la croisade en répétaient avec ardeur les saintes paroles : à chaque martyr qui tombait ils resserraient leurs rangs, se pressaient les mains, puis recommençaient à combattre. Vainement Médéric Aubriot les conjurait-il de cesser une lutte inutile ; on ne lui répondait que par ces mots : « Arrière ! vil félon, arrière ! » Le nombre des combattants avait sensiblement diminué ; presque tous ceux qui survivaient encore avaient reçu des blessures ; au bras gauche d'Enguerrand pendait une flèche brisée ; le beau visage d'Isolin, couvert de sang, était comme un lis taché de pourpre ; Hepnoser, frappé d'un javelot à la cuisse, ne se soutenait plus qu'en s'appuyant sur sa hache d'armes... Soudain une flamme brilla au bas du navire ; elle partait d'une petite nacelle qui venait d'y être amarrée par les Sarrazins.

Aubriot jeta ce cri lamentable :

« Ciel ! le feu grégeois ! nous sommes tous perdus ! »

Le feu grégeois ! oh ! c'était une affreuse invention de l'enfer ; une arme terrible aux

maines des infidèles... le feu grégeois, fléau sans pitié, brûlait au milieu même de la mer, et recevait une nouvelle activité des efforts qu'on faisait pour l'éteindre.

En peu de minutes l'incendie envahit tout le navire et le transforma en un immense brasier dans lequel on voyait courir çà et là les infortunés que consumait l'impitoyable flamme. Les matelots avaient dès le premier moment mis une chaloupe à la mer ; ceux des jeunes nobles qui n'étaient point blessés y portèrent précipitamment leurs compagnons ; Enguerrand voulait mourir, on l'entraîna. Cependant le lâche Médéric Aubriot, partagé entre la terreur et le regret de voir son vaisseau perdu, se dirigeait en chancelant vers la chaloupe, lorsque Marino-Marini se présenta à son passage. Le malheureux jouvencel, atteint par le feu grégeois, emportait avec lui le mal horrible qui le dévorait. A la vue du traître, il poussa un hurlement de satisfaction, et se jetant sur lui par un bond convulsif, il le retint dans une étreinte mortelle jusqu'à ce que la flamme eût atteint les vêtements de Médéric ; alors seulement, il lâcha son ennemi qui se roula vainement sur le pont du navire en jetant des cris lamentables. Bientôt le feu grégeois eut couronné tout le vaisseau qui s'ouvrit et sombra au fond de la mer, d'où l'on voyait s'élever encore la lueur de ses débris achevant de se consumer sous les flots !...

La chaloupe, en faisant force de rames, avait atteint le rivage ; à mesure que les jouvenceaux touchaient la terre, ils se voyaient entourés d'esclaves noirs, qui, sans les violenter, les désarmaient et leur liaient les mains derrière le dos. Toute résistance devenait inutile ; car les vaisseaux étaient cernés par les galères des Sarrazins, et ceux-ci avaient soin de ne faire descendre qu'un petit nombre ceux qui les montaient. Les mutins recevaient des coups de bois de lance, ou bien on les saisissait par les cheveux et on les traînait ainsi sur le sable. C'était un douloureux concert de cris, de gémissements et de sanglots ; l'air retentissait surtout de ces mots qui partent du cœur dans les grands dangers : « O mon Dieu ! ô ma mère ! » les mains se cherchaient, les larmes se confondaient ; mais les frères et les amis étaient impitoyablement divisés par les bourreaux qui semblaient deviner sur le visage les liens du sang, et prendre un féroce plaisir à les briser. A chaque troupe d'enfants qui arrivait, les Egyptiens, les soldats Sarrazins,

les marchands d'esclaves se livraient aux éclats d'un rire grossier et couvraient de sarcasme leurs adversaires humiliés. L'un s'amusait à présenter à un jouvencel une lance de longueur démesurée en lui disant : « Soulève-la si tu le peux, mon brave guerrier. » Un autre se divertissait à frapper ces infortunés du fouet dont il stimulait d'ordinaire le pas de son âne. Toutes ces humilia-

tions n'étaient qu'un jeu pour le génie inventif des infidèles, qui, loin de comprendre et d'estimer le courage imprévoyant de cette jeunesse d'Europe, y voyaient une insulte pour la puissance des Mahométans.

Pendant cette scène de torture et de désespoir, qui dura plus de deux heures, Pierre Archibald était demeuré sur un petit tertre au milieu d'un groupe de Scheiks et de riches



marchands d'esclaves aux costumes éclatants de broderies. Les enfants défilaient devant lui, et calme, impassible, sourd aux reproches, aux gémissements des pauvres créatures, il les adjugeait à vil prix. Deux caisses ouvertes étaient placées à terre sur des tapis de jonc, l'une pour Archibald, l'autre pour Philippe Aubriot, qui, avec une vingtaine de ses matelots, assistait à la vente sans s'y mêler directement, se contentant de percevoir dans son coffre la moitié du prix de vente des enfants. Il semblait voir avec une joie infernale ce marché qui vengeait la mort de son frère; aussi lorsqu'Enguerrand et ses braves camarades furent à leur tour présentés aux acheteurs, le capitain prenant la parole s'écria d'un ton de fureur concentrée :

« Ceux-là je ne les vends point, je les garde pour moi.

— Mais, dit un Egyptien, dans ton pays on n'a point d'esclaves; ceux-ci ont été courageux et méritent l'estime; je les prends.

— Non ! il me les faut.

— Chien d'infidèle, est-ce pour nous dicter des lois que tu es venu ici? »

Archibald dit rapidement à Aubriot quelques mots en langue provençale. Le marin cessa d'insister.

On allait entraîner le généreux groupe de jouvenceaux, lorsqu'Enguerrand s'arrachant aux mains qui aidaient sa marche chancelante, se dirigea vers Archibald en levant et agitant les bras. Parvenu à peu de distance du félon, qui l'attendait sans changer de visage, il laissa tomber une à une ces paroles de menaçante prophétie :

« Judas !... Judas !... Judas !... que ton nom soit maudit parmi les hommes, maudit

dans les siècles à venir... Tu nous as vendus comme un misérable bétail, tu l'es emparé de nous comme de ton bien, et tu as renversé nos espérances comme on fauche l'herbe d'un pré... Sois maudit! l'enfer te revaudra le mal que tu nous as fait, nul n'aura pitié de toi qui n'as pas eu pitié des larmes que nous coûterons à nos mères... sois maudit! »

Archibald réprima avec peine un geste de fureur; le sang teignit son œil ardent, sa main tira à demi du fourreau un cimeterre damasquiné. Mais l'Egyptien qui avait demandé à acheter Enguerrand le protégea contre l'acier en le mettant à couvert sous son heick. Alors Enguerrand tourna les yeux vers dom Wilfrid qui, agenouillé, se lamentait et baignait le sable de ses larmes :

« Moine, dit-il, tu nous as perdus, tu prêchais le service de Dieu et tu nous as conduits à un marché. Partis soldats, nous sommes devenus des esclaves; nous étions, disais-tu, ton troupeau; oui, un troupeau de moutons que l'on vend pour les mettre à mort!... »

Le religieux leva son œil morne sur le juvencel et ne put que répondre :

« L'avenir te détrompera, mon fils; je ne t'ai pas livré, car je suis livré moi-même par ce traître. »

Et il désigna Archibald.

Cependant la vente tirait à sa fin; Aubriot et ses matelots venaient d'emporter une grande caisse remplie de bourses d'or, de gomme, d'ivoire et de tissus précieux. Archibald était resté auprès de la seconde caisse contenant sa part qui était considérable. Pendant qu'il contemplait son trésor avec une muette satisfaction, un Scheik au visage sévère, à la barbe majestueuse, s'approcha du félon, et le frappant sur l'épaule dit à haute voix :

« Et celui-là, le chef, combien vaut-il?... »

Archibald tressaillit, fit un bond en arrière et parut agité d'un tremblement convulsif. C'était le loup pris dans sa tanière. Mille acclamations partirent du sein de la foule qui bientôt forma un cercle menaçant autour du traître. Eperdu, Archibald n'eut d'autre pensée que de fuir; il le pouvait encore; les barques qui venaient de transporter Aubriot et ses marins à bord du navire n'étaient qu'à une faible distance du rivage. Mais Archibald, frémissant à l'idée de se séparer de son riche butin, tira précipitamment de la caisse quelques gros sacs remplis d'or, les entassa dans un pan de sa

robe, et le sabre à la main s'élança vers le rivage en fendant la tête aux premiers Egyptiens qui voulurent s'opposer à son passage



Arrivé au bord de la mer, il s'y précipita au moment où on allait l'atteindre. Etonnés de cette audace, les Sarrazins ne songeaient même pas à lui lancer des flèches. Il reparut bientôt sur les vagues qu'il fendit d'abord avec vigueur; mais embarrassé par cet or, dont le ganger ne pouvait le séparer, n'ayant qu'une main pour nager, il ne tarda point à sentir ses forces décroître. A mesure qu'il s'affaiblissait, il multipliait ses efforts, et plus les cercles qu'il décrivait étaient rapides, moins il avançait. L'eau salée pénétrait à la fois dans ses yeux, dans ses oreilles et dans sa bouche; deux fois il essaya de crier « A moi! » Peut-être eût-il échappé à la mort s'il se fût décidé à se séparer de ses richesses, mais la cupidité l'emporta même sur l'instinct si naturel de la conservation. Enfin, épuisé et ne pouvant plus se soutenir à la surface de l'eau, il poussa un gémissement et disparut dans les profondeurs de la mer!...

Dom Wilfrid, qui avait suivi avec anxiété les phases de cette lutte terrible, éleva au ciel ses mains jointes en disant: « O mon Dieu! prends en miséricorde l'âme de ce grand pécheur! »

Une heure s'était à peine écoulée que le rivage était entièrement désert. Tous les enfants d'Europe avaient suivi leurs maîtres avec la corde au cou et aux mains. Pauvres enfants! ou plutôt pauvres mères! qui ne devaient peut-être plus revoir en ce monde leurs fils bien-aimés!...

ALFRED DES ESSARTS.

(La suite prochainement.)

JOHANN

INTENS

12